

ABONNEMENTS

	un mois.	un an.
Lyon.....	50 c.	6 f.
Dép ^t du Rhône et limit.	60	6 50
Autres départements...	70	7 20



Pour les abonnements et la correspondance
écrire franco à l'adresse suivante:

Le journal le **RASOIR**,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.
Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement
en timbres-poste.

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE DIMANCHE

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

SOMMAIRE : Extrait des statuts de la libre-pensée. — La fée des
rations. — Un touriste à l'œil. — Justes représailles. —
Brack et son singe. — Diafoirus. — A coups d'épingle.

LE RASOIR

PUBLIERA INCESSAMMENT

LES DRAMES DE LA TERREUR

A LYON

HISTOIRE NOUVELLE DE LA REVOLUTION FRANÇAISE

d'après divers documents et renseignements inédits

PAR

JACQUES DUVAL

LA DEVISE DE L'AUTEUR EST :

Vérité et Impartialité.

EXTRAIT DES STATUTS DE LA LIBRE-PENSÉE

AVEC ANNOTATIONS DU RASOIR.

L'EXCOMMUNIÉ.

Venez, peuples, venez, accourez, nations,
Entendre la voix du Prophète
Annonçant le bonheur aux générations.....

LE RASOIR.

Denis Brack va faire sa tête.

L'EXCOMMUNIÉ

Foin du Dieu du chrétien, du juif, du musulman,
Dont on nous brise la cervelle.
Un Dieu!... c'est un infâme. Un Dieu!... c'est un tyran....

LE RASOIR.

Allons, c'est un polichinelle!

L'EXCOMMUNIÉ.

Oui, frère, croire en Dieu, c'est répandre ici bas.
Et l'esclavage et l'ignorance.
Soyons libres!... savants!... prouvons que Dieu n'est pas...

LE RASOIR.

Par la raison et la science.

L'EXCOMMUNIÉ.

O science!... ô raison!... trop longtemps méconnus!
Parlez, Hugo, Raspail, Budaille!
Triomphez en ce jour! Les instants sont venus.....

LE RASOIR.

D'élargir un brin... l'Antiquaille!

L'EXCOMMUNIÉ.

Place au culte nouveau!... Dans les sentiers battus
Il ne traîne pas sa lumière:
Il éclaire la voie où brillent les vertus.....

LE RASOIR.

Qu'on ne voit qu'à la Guillotière!

L'EXCOMMUNIÉ.

Plus de ce joug honteux qui retient les humains,
Crainte du palais ou du temple!
La morale se meurt; son sort est dans nos mains.....

LE RASOIR.

Comme chez Nicolet... exemple!

L'EXCOMMUNIÉ.

Si ton père trop vieux, souffreteux, impotent,
N'a même pas le nécessaire;
Si ta mère ne peut t'offrir.... le moindre argent.....

LE RASOIR.

Va, rosse-les pour en extraire!

L'EXCOMMUNIÉ.

Si ton frère, à son tour, malade, besoin, besoin,
Vient implorer ton assistance
Pour prouver envers lui des soins les plus pieux.....

LE RASOIR.

Lors.... tire-lui ta révérence!

L'EXCOMMUNIÉ.

Si ta sœur mainte fois *experta labores*
De la belle et chaste Lucine,
Libre-penseuse, eue, *fugit ad salices*.....

LE RASOIR.

Chez Quet... elle aura médecine!

L'EXCOMMUNIÉ.

Si ta femme un beau jour, au mépris de ta foi,
S'enfuit, nouvelle Messaline,
Pour se vendre ou donner, eh bien!... console-toi.....

LE RASOIR.

Auprès d'une autre gourgandine!

L'EXCOMMUNIÉ.

Si quelqu'un t'a nourri, réchauffé dans son sein,
Enfin s'il t'a servi de père,
Es-tu reconnaissant?... Pauvre enfant, pour le bien.....

LE RASOIR.

Rend le mal..., comme la vipère!

L'EXCOMMUNIÉ.

A d'autres de courrir de réduit en réduit
Portant une aumône discrète.
N'insultons pas au pauvre!... et... versons le produit.....

LE RASOIR.

De la semaine à la guinguette!

L'EXCOMMUNIÉ.

A d'autres de hanter nos sombres hôpitaux
Pour soigner quelques camarades.
La nature aura bien raison de tous leurs maux.....

LE RASOIR.

A quoi bon se rendre malades!

L'EXCOMMUNIÉ.

Vivons bien: tout est là; tout finit au trépas.
Suivons l'exemple des Apôtres;
Pour vivre il faut de l'or; que ceux qui n'en ont pas.....

LE RASOIR.

Piochent dans la poche... des autres!

L'EXCOMMUNIÉ.

Suivons nos goûts! La loi, tant qu'on ne l'enfreint pas,
Nous laisse encor quelque bien-être.
Mais un lâche ennemi veut arrêter nos pas.....

LE RASOIR.

Sûr, cet ennemi, c'est... le prêtre!

L'EXCOMMUNIÉ.

Le prêtre!... Guerre à mort à ces êtres hideux,
Cœur vil, voix douce, regard terne.
Le prêtre!... par serment, nous ne voulons plus d'eux.....

LE RASOIR.

Que pour.... les mettre à la lanterne!

L'EXCOMMUNIÉ.

Point de prêtre enfançant: Aux crétiens d'acheter
Leur eau bénite, leurs prières.
Morts sans prêtre, on devra sans prêtre nous porter.....

LE RASOIR.

Au gaz... avec tous vos confrères!

L'EXCOMMUNIÉ.

Le front haut, professons et partout et toujours
Ces maximes et ces préceptes.
Nos sentiers, croyez-moi, conduisent sans détours.....

LE RASOIR.

Dans les bagnes tous vos adeptes!

L'EXCOMMUNIÉ.

Donc, notre bien d'abord et puis le mal d'autrui,
Imitant le premier fils d'Eve.

Coup manqué? Que craint-on?... Nous avons aujourd'hui..

LE RASOIR.

Le chemin de fer de Genève!

Pour copie conforme:
PARVULUS

LA FÉE DES RATIONS.

Encore un journal lyonnais, politique, littéraire, commercial, démocratique et quotidien à l'horizon, à un horizon un peu lointain, il est vrai.

Un Polonais réfugié en France arpente depuis quelque temps notre ville en long et en large, avec Jules Frantz, Brack, Pinet, Bérard et Batifois pour cornacs.

Ce Polonais se dit journaliste parisien.

A quel journal ou à quels journaux appartient-il ?

On n'en sait rien, on n'en a jamais rien su.

Il s'intitule Bronislas Wolowski.

Je connais un économiste nommé M. Wolowski ; mais il n'est pas Bronislas : il est Louis-François-Raymond-Michel. Du reste il a du talent, beaucoup de talent et de la réputation. Donc pas de confusion avec le Wolowski-Blagowskoff qui piétine l'asphalte de nos trottoirs.

N'allez pas croire cependant que Bronislas soit le premier venu. — Oh non ! Il a de hautes protections, Bronislas ; il se couvre, notamment, de la recommandation d'une sorte d'amiral suisse, général de table d'hôte ou d'opérette à la Offenbach, qui lui écrit des lettres d'adhésion ou de félicitations dans les journaux et les signe Hauké Bosak.

Que demande Bronislas ? Que désire Bronislas ?

Oh ! peu de chose : une position sociale et de bons appointements. Voilà tout.

— Fondons un journal et nommons-nous rédacteur en chef ! s'est-il dit. Il faut de l'argent, et je n'ai que vingt-sept sous, c'est pas vrai ; les capitalistes — gens à préjugés — n'ont pas en moi une confiance illimitée, c'est encore vrai. Mais il y a le procédé Brack, Andrieux et Co (breveté s. g. d. g.). Il a réussi pour l'envoi d'un délégué à Naples : il réussira pour la fondation d'un journal.

Souscription, ma mie, à la rescousse !

Bronislas s'est donc mis à conférer et à haranguer les ouvriers.

Voici la sténographie analytique d'une séance :

BRONISLAS. — Je tiens votre bonheur en mes mains. Souscrivez, citoyens, souscrivez ! Donnez si peu que vous voudrez, ne donnez que cinq sous, par exemple, mais donnez : tel que vous me voyez, je suis en train de vous transformer en patrons et de faire des patrons des prolétaires.

UN AUDITEUR. — On nous a dit ça bien souvent, et on n'a jamais tenu parole. Comment votre journal s'y prendra-t-il pour réussir dans ce que les autres n'ont pas pu faire ?

BRONISLAS. — L'union fait la force. Mon.... (se reprenant) votre journal, citoyens, prêchera l'union des peuples. Il s'appellera la *Fédération*.

LE MÊME AUDITEUR. — Je me défie des titres : le *Progrès* n'en a jamais fait faire à l'amélioration de notre sort ; le *Salut public* n'a jamais sauvé personne de ma connaissance ; la *Cloche* n'est qu'un chaudron fêlé ; le *Réveil* endort ; quand on entend le *Rappel*, on fait comme le chien de Jean-de-Nivelle.....

UNE VOIX GOGUENARDE. — Votre *Fédération* fera-t-elle diminuer le prix du beurre ?

BRONISLAS. — Elle prêchera la suppression des octrois.

UN ORGANE ENROUÉ. — Y font tout comm'ça. Faut pas qu'à prêcher : faut qu'à supprimer.

UNE VOIX. — Y aura-t-y un Rocambole de M. Poinçon du Travail ?

AUTRE VOIX. — Pour nos cinq sous serons-nous t'y abonnés la vie durant ?

BRONISLAS. — Oh ! consciencieusement, vous ne voudriez pas.

LA MÊME VOIX. — Eh ben ! alors, serons-nous t'y abonnés pour dix ans, cinq ans, deux ans, un an ?

BRONISLAS. — Vous ne serez pas abonnés, mais au moins vous pourrez acheter un journal qui resserre les liens de fraternité.....

PLUSIEURS VOIX. — Alors vot' journal, c'est un journal comme tous les journaux. Ça fait un journal de plusss, et v'là tout. Y en a ben assez comme ça.

Ainsi que vous le voyez, ça ne va pas comme sur des roulettes, la création de ce journal.

Les ouvriers se lassent peut-être des dévastations persistantes que l'on fait dans leur portemonnaie sous prétexte d'améliorer leur sort.

En vain Bronislas a-t-il organisé des comités de souscriptions composés de gens notables tels que Chanoz, Batifois, Bérard, Frantz, Pinet. Ça ne prend pas, ça ne prend pas, ça ne prend pas !

Nos gens notables ont beau frapper de porte en porte : ils n'ont guère recueilli jusqu'à ce jour des « bonnes âmes charitables » auxquelles ils se sont adressés que les épithètes de *vagabonds* et des allu-

sions directes à une mesure de police interdisant la mendicité dans toute l'étendue du département du Rhône.

Aussi pourquoi Bronislas ne s'y prend-il pas mieux ? A tant faire que de mendier, on mendie sérieusement.

Ah ! il aurait bientôt rempli son escarcelle s'il voulait employer la recette suivante :

Convoquer des réunions publiques et privées.

Emmener avec lui Jules Frantz à la tribune.

Mettre entre les mains de ce dernier une tartine de confitures et lui allonger de temps à autre clandestinement, derrière le tapis de la table, quelques coups de pieds *ad posteriohem*.

Je connais mon Frantz comme sije l'avais fait : il pleurerait comme un veau orphelin, il pousserait ce cri de drame : « Oh ! ma mère ! ma mère ! » avec lequel il est si familier.

Et les petits sous, attendris, pleuvraient de tous côtés.

Non seulement alors la *Fédération* pourrait paraître, mais paraîtrait aussi la *Fée des rations* de pain et de viande qui manquent souvent aujourd'hui à Bronislas et à plusieurs de ses cornacs.

Le jour où la souscription aurait définitivement abouti, il y aurait entre Lyon et Carouge (Suisse), l'échange de dépêches que voici :

Lyon le.... an.... de la République.

Bronislas à Hauké Bosak.

« Général,

« Batifois rapporte sac plein souscriptions.

« Oh ! qué beau sac !!! »

Carouge le.... an.... de la République.

Hauké Bosak à Bronislas.

« Y a-t'y mèche d'y compter, ma vieille ? »

FAUSTIN.

UN TOURISTE À L'ŒIL.

La secte de la libre-pensée se compose, à Lyon comme ailleurs, de deux catégories bien distinctes d'adeptes :

Il y a d'abord les naïfs, les *gobeurs*, les *avaleurs de couleuvres*, sortes de corbeaux sur un arbre perchés qui laissent tomber leur fromage aux pieds de tous les flagorneurs, quelque grossières que soient les flagorneries dont on les berce.

Au nombre de ceux-ci se trouvent quelques honnêtes travailleurs, comme pour rappeler la légende de la perle dans un fumier.

Il y a ensuite les habiles inventeurs et propagateurs du système.

Ces derniers n'ont d'autre mobile que l'ambition et l'intérêt personnel : ils sont libres-penseurs comme on est marchand de peaux de lapins, égoïste, décrotteur, vidangeur, etc... Leur rôle consiste à caresser les prolétaires et à flatter leurs plus mauvais instincts ; à appeler l'honorable corporation des repris de justice le « peuple souverain ; » à dresser orgueilleusement la tête devant le roi, l'empereur et Dieu, mais à s'incliner platement devant Sa Majesté la Populace, à l'adorer, sauf à se moquer d'elle ensuite. Ce sont là les renards qui croquent le fromage des pauvres naïfs qui ont prêté l'oreille à leurs adulateurs.

Vouslez-vous des types lyonnais de cette dernière catégorie ? En voici plusieurs :

L'ex-commandant Legros, officier de la Légion d'honneur, qui parvient ainsi à vendre les deux ou trois brochures révolutionnaires et anti-religieuses qu'il a écrites et trouve dans ce petit commerce un supplément à la pension, pourtant assez ronde déjà, que lui sert le gouvernement.

L'allumeur de gaz Chanoz, qui avait un solde de *Cent-un-sonnets* à placer et qui a ainsi écoulé quelques-uns de ces rossignols, en les donnant à moitié prix.

Denis Brack, qui, désespérant de devenir évêque et trouvant bien ingrats et fort peu lucratifs les métiers de pion, d'acteur de drame et de précepteur qu'il a successivement exercés, a ouvert boutique libre-penseuse à l'enseigne de l'*Excommunié* et l'a achalandée à l'aide des prospectus-réclames distri-

bués dans les réunions publiques et privées par ses conférenciers ordinaires.

Enfin l'un des conférenciers, l'avocat Andrieux, qui, désireux de faire un voyage en Italie, d'admirer les flots bleus de la Méditerranée, de manger des macarons dans la patrie même de ce mets succulent, s'est arrangé de façon à réaliser tous ces vœux sans sa propre bourse délier, c'est-à-dire à l'œil.

Je soumetts le procédé à l'admiration de mes contemporains :

Brack lui devait des honoraires pour les réclames faites dans les conférences. Comment faire ? la caisse de l'*Excommunié* était aussi creuse que les discours de l'avocat.

Une étincelle de génie jaillit tout à coup entre le débiteur et le créancier.

Faites de moi, dit celui-ci à celui-là, votre candidat officiel pour la délégation lyonnaise à l'Anti-Concile de Naples, et je vous tiens quitte.

— Tope ! répliqua Brack. J'allais vous le proposer, maître.

Marché conclu.

Quelques jours après, Louis Andrieux, nommé à l'unanimité de toutes les mâchoires libres-penseuses, s'embarquait à Marseille le porte-monnaie lesté des cinq sous du canut Polyte, des huit sous de la *compagnonne* Dorothee, des onze sous de ce grand *gognand* de crocheteur Philibert, et d'autres, et d'autres.....

Et voilà comment on a pu voir Andrieux, ce farouche ennemi de l'impôt, percevoir lui-même un impôt sur la « sueur du pauvre peuple, » pour payer ses frais de voyage, ses frais d'hôtel, ses menus plaisirs et ses macarons !

Voilà comment on a pu voir l'héritier présomptif d'une riche famille lyonnaise aller se divertir à Naples avec le tribut perçu sur le pain de plusieurs pauvres familles d'ouvriers !

Ecoutez, naïfs souscripteurs, l'usage que l'on a fait de vos petits sous :

D'abord, votre délégué a eu un affreux mal de mer, et du coup, son éloquence, sa *blague*, comme vous dites, a été paralysée pour plusieurs jours.

Il arrive à Naples et la première séance a lieu dans la salle du théâtre San Fernando.

Grâce aux appels réitérés de pitres débitant leur boniment à la porte, l'auditoire ne tarda pas à arriver.

Ah ! il y avait du bien beau monde ! Lazzaroni, bateleurs, amateurs du jeu de bouchon, piffarari, qui gelaient sur la place publique, s'étaient empressés de venir profiter de ce chauffage gratuit. Un grand nombre d'entre eux étaient accompagnés de leurs épouses *sinistrae manus*, désireuses d'entendre ériger en principes libéraux leur conduite journalière.

Et, du reste, tous avaient soif de voir comment c'était fait les anti-pères de cet anti-Concile.

Une société aussi bien composée fut tout de suite à son aise.

Au bout d'une demi-heure, on eût pu découper la fumée en tranches avec un couteau ; les délégués, installés sur la scène, disparaissaient derrière un brouillard odorant : un encens vulgairement appelé *caporal* se vaporisait dans des cassolettes vulgairement appelées *brûle-gueule*.

Après un discours très-applaudi du président Ricciardi, on ouvre la boîte aux lettres : il y avait, naturellement, les indispensables missives de Victor Hugo, d'Edgard Quinet, d'Olympe Audouard, cette dernière déléguée des femmes à barbe de France et de Navarre.

Garibaldi aussi avait écrit ; mais, décidément, cet homme n'est plus à la hauteur de son époque. Il s'en croûte à Caprera. Croiriez-vous que sa lettre admet l'existence de Dieu ? — Au panier ce radotage !

Attention ! voici une lettre d'Edmond Littré ! Qu'est-ce que Littré ? se demande-t-on. — Personne ne peut fournir d'explication. Tous connaissent le litre ; mais le Littré, on n'en a jamais entendu parler.

Un certain général Mata, du Mexique, est accueilli par les cris de : *Vive le pays qui a fusillé un empereur !*

Un Belge, le citoyen Auroult, dit qu'en Belgique tout le monde est républicain. — Que diable font-ils de leur monarchie, alors ?

JUSTES REPRÉSAILLES.

Le général Avezzana assure que le catholicisme est mort. — Pourquoi donc alors faire un anti-concile et se faire payer son voyage par de pauvres gens qui n'ont pas d'argent de reste ?

Un étudiant en médecine de trentième année, le parisien Regnard, prononce un discours incendiaire : les Français, probablement le citoyen Louis Andrieux, entre autres, y répondent par les cris de : *Vive la France républicaine ! Mort à Napoléon III !*

A ce cri arrive un commissaire et des agents de police qui, sans autre forme de procès, vous flanquent tout ce monde à la porte.

Chose remarquable ! les lazzaroni, les bateleurs, les amateurs de jeu de bouchon, les pifferari qui assistaient à la représentation se joignent à la police et *bâchent* sur les Ricciardi, les Avezzana, les Mata, les Regnard, les Andrieux.

La canaille napolitaine elle-même traite les délégués de racaille (*bruzaglia*) et leur fait une conduite en rapport avec ces sentiments confraternels.

Le lendemain ou le surlendemain, on se réunit de nouveau, cette fois à l'Hôtel de la Ville, sur la rivière Chiaja.

Au bout de dix minutes, la discussion s'envenime : les uns veulent telle chose, les autres en veulent telle autre.

La dispute tourne à l'injure : les épithètes d'IS-TUPIDITI, de SCROCCONI, de RUFFIANI se croisent avec celles d'imbéciles, de ganaches, de mendiants.

On en vient aux projectiles : les chaises, les plats, les tabourets, les assiettes, les bœcks, les tasses, les sous-tasses, les pipes même volent de tous côtés. C'est une mêlée générale.

Andrieux, le libre-penseur sans peur et sans reproche, celui qui prétend, après le *Refusé* et l'*Avant-Garde*, et qui le prouve comme ces journaux, qu'on doit toujours marcher la poitrine découverte, Andrieux s'était blotti dans un coin : il n'en reçoit pas moins un vol-au-vent sur la figure.

Arrive le maître d'hôtel, suivi de la police. Nouvelle explosion des anti-pères de l'Anti-Concile. Il en est parmi eux qui sont mis à la porte par la fenêtre ; ils tombent entre les bras de la population napolitaine, qui les rosse d'importance.

Décidément le macaroni, même celui qu'on paie avec la bourse des ouvriers tisseurs ou teinturiers, n'est pas un mets aussi succulent qu'on avait voulu nous le faire croire.

Enfin l'Anti-Concile, ce fameux Anti-Concile qui devait détruire à jamais les derniers germes du catholicisme, l'Anti-Concile a fait *fiasco*. Il s'ajourne au mois de septembre 1870 et se donne rendez-vous à Genève.

D'ici là le bon Dieu a le temps de se refaire de ses insomnies.

Prépare pour cette époque de nouveaux cinq sous, canut Polyte, et toi de nouveaux huit sous, *compagnonne* Dorothee, et toi de nouveaux onze sous, grand *gognand* de crocheteur Philibert : on vous les demandera dans sept mois.

— Mais enfin, me répétez-vous, qu'est donc allé faire à Naples Louis Andrieux, commis-voyageur de la maison Brack-Frantz-Chanoz-Legros-Batifois et Cie ?

— Eh bien ! mais, il s'est promené par la ville ; il a vu le Vésuve, qui, précisément, s'était mis en éruption pour lui faire plaisir ; il est allé au théâtre ; il a mangé du macaroni.

— A-t-il prononcé quelque discours ?

— Ça, non. J'avoue que non. Mais, soyez tranquilles, on ne perdr rien pour attendre : rentré à Lyon, il convoquera une série de réunions publiques ou privées, et là il s'empressera de cracher à la figure de l'auditoire choisi que vous savez la bouillie de discours agglomérés dans son gosier à la suite les uns des autres, comme les voitures de Venissieux ou de Villeurbanne qu'on rencontre tous les matins.

— Oui, mais enfin, à quoi a-t-il dépensé les cotisations ouvrières ?

— Eh bien ! et son voyage, et ses frais d'hôtel !

— Après ?

— Après ! Ah ! vous voulez trop en savoir, que diable !

CASTOR.

Le *Salut public* annonçait, dernièrement, que M. Dupanloup venait d'être condamné à quarante-huit heures de prison pour insultes aux sergents de ville qui voulaient, après minuit, le mettre à la porte d'un cabaret lyonnais.

En lisant ce perfide récit, les libres-penseurs s'étaient écriés :

— Eh bien ! qu'est-ce que je vous disais ?..... vous voyez bien qu'il y a aussi de la crapule dans le clergé !

Et le *Salut public* avait beau ajouter, quelques lignes plus bas, qu'il s'agissait, non de l'évêque d'Orléans, mais d'un ouvrier lyonnais portant le même nom : ça ne faisait plus rien.

Le mauvais effet était produit.

Le *Salut public* avait vu la paille dans l'œil du voisin ; il n'avait pas vu la poutre dans son propre œil (c'est dur, mais énergique).

Vous allez voir un peu comme je te vous vais lui flanquer un camouflet, à ce fameux *Salut public*.

M. LINOSSIER vient de comparaître devant la Cour d'assises de la Loire et de s'entendre condamner à TROIS ANS DE PRISON pour vol de pigeons.

Ce qui démontre bien l'audace et l'habileté de ce bandit de LINOSSIER, c'est qu'avec le ventre rubicond que vous lui connaissez il n'a pas hésité un instant, pour accomplir ce vol sur d'innocents pigeons qui n'ont pas su prendre le leur à temps, il n'a pas hésité, dis-je, à passer par une fenêtre en tabatière, à grimper sur un toit à pente raide et à sautiller sur les tuiles, au risque de les casser et de se casser les reins avec.

— Parbleu ! va s'écrier la *Décentralisation*, ça ne m'étonne pas de la part de Linossier. C'est un homme qui a de mauvais antécédents : je l'ai signalé plusieurs fois comme me chipant mes articles. On l'a pincé une bonne fois : ce n'est pas trop tôt.

Je m'empresse de troubler le triomphe joyeux de cette excellente amie du comte de Chambord en recitifiant un léger détail de ce qui précède :

Le M. LINOSSIER condamné pour vol de pigeons est M. Linossier (Pierre), ouvrier passementier à Saint-Etienne, et non M. Linossier (Francis), rédacteur du *Salut public*.

Maintenant, que M. Linossier (Francis) ait chipé quelque chose à la *Décentralisation*, je n'en crois rien ; mais enfin, admettons.

En tous cas, ce ne peuvent pas être des pigeons. Ce serait tout au plus un autre volatile.

POLLUX.

BRACK ET SON SINGE

Lorsqu'en tête de cet article
J'ai voulu mettre : Brack et Frantz,
La Vérité m'a dit : Bernicle !.....
A d'autres les faux compliments.....

A son oreille chatouilleuse
Brack est franc, cela sonnait mal.
J'ai rassuré la vêtillante
Qui dit que mentir est un mal.

J'aurais pu mettre : Frantz est braque,
D'accord avec la vérité,
Mais en fait de gens de cloaque
L'honneur revient au plus crotté.

Donc il ne change pas de linge.....
Mais pour bannir tout quiproquo,
Il faut mettre : Brack et son singe,
Car de Brack Frantz est le Jocko.....

Brack, quoique très-laid de figure,
Est encore plus laid au moral.
Chanoz dit, voyant sa structure :
« L'homme est le plus laid animal. »

Son singe ne vaut pas tripette
Et lui seul croit à sa valeur ;
Jules Frantz est une mazette
Faisant métier de bateleur.

Brack marque une trace visqueuse
En se glissant comme un serpent.
Il a la bave venimeuse,
Mais pour mordre il n'a pas de dents.

Son singe qui, le prend pour guide,
Cherche à faire beaucoup de bruit ;
Mais il a la cervelle vide
Et souvent ce défaut lui nuit.

Frantz voulait servir la justice,
Mais à son offre elle répond :
« Adressez-vous à la police..... »
Et de mouche..... il lui fait dindon.....

Si l'esprit dans ses écrits manque,
Brack y prodigue les pavots.
Frantz est tellement saltimbanque
Qu'il transporte au ciel ses tréteaux.

Jules est sot, Denis est bête ;
Ils faisaient la paire tous deux.
Pourtant, ils se mirent en quête
De quitter le métier de gueux.

Comprenant l'humaine folie,
Le couple l'exploita bientôt.
C'est dans cette Californie
Qu'il prétend trouver un lingot.

L'un doit sans cesse perdre haleine,
Car, hélas ! il n'a qu'un poumon ;
L'autre n'a pas moins de déveine :
Le cœur lui fait défaut, dit-on.

Ce sont dès lors deux invalides
Enfiévrés de la soif de l'or.
Mais ils sont tous deux trop avides
Pour demeurer longtemps d'accord.

L'intérêt bientôt les divise
Et leur nouveau pacte est rompu.
Depuis, chacun vague à sa guise
Et meurt de faim comme au début.

On dit aussi que ces deux astres
Brillant tous deux du même éclat,
Jalousaient les rayons, les piastres,
Qu'aucun des deux ne posséda.....

La guerre entre Oreste et Pylade
Suivit leur séparation,
Mais jamais la moindre estocade
N'accusa leur désunion.

La guerre se fit par le verbe,
Mais chacun contint son courroux,
Car, entre eux, d'après le proverbe,
Jamais ne se mangent les lous.

Entre ces nobles adversaires
Toujours il subsiste un lien.
N'ont-ils pas les mêmes ulcères :
Amour du mal, haine du bien ?

Chacun agite de sa plume,
L'un les fonds boueux du ruisseau,
L'autre la plus fangeuse écume
Que l'orage amasse sur l'eau.

C'est là que leur verve épuisée
Fait sa provision d'odeurs ;
C'est là qu'ils puisent la rosée
Qu'ils font pleuvoir sur leurs lecteurs.

A ce métier nul ne se lasse
C'est un concert : Frantz est ténor,
Denis, son maître, y fait la basse
Et Chanoz complète l'accord.

Chacun, à défaut de génie,
Cherche un vénimeux piédestal,
Le scandale et la calomnie
Forment leur plus bel arsenal.

Chacun, d'une main démusèle
Les plus féroces appétits,
De l'autre ils cherchent une étincelle
Pour incendier le pays.

Ils bravent tous deux la démence :
Ils ont du toupet et du front
Et feront bientôt concurrence
Au fameux Jérôme Colton.

Spectateurs de la galerie,
Venez soudoyer tous leurs jeux,
Car c'est à la badauderie
D'engraisser les desseins véreux.

JUVÉNAL.

DIAFOIRUS

M. Crestin est un médecin très-occupé de la Guillotière. Il est dans le corps médical ce que le jeune Andrieux est dans le barreau : on l'a vu visiter jusqu'à sept malades par année, ce qui fait environ un demi-malade par mois. On assure même que, l'an dernier, il faillit en avoir huit : un jeune garçon, las de la vie et craignant le scandale d'un suicide, voulait absolument mettre en lui sa confiance. Il n'en fut empêché que par sa famille, qui l'aimait beaucoup.

En dépit de ses nombreuses occupations, M. Crestin, que l'on prétend être docteur, trouve encore le temps de s'occuper du bonheur du peuple : il préside



des réunions publiques, et, si je m'en souviens bien, c'est lui qui, au mois de mai dernier, à la réunion de la rue Monsieur, eut l'honneur insigne de donner la parole à Démosthènes Batifois, qui tint vingt minutes durant l'auditoire suspendu à ses *cuirs*.

Toujours en dépit de ses nombreuses et pressantes occupations, le médecin Crestin trouve encore du temps pour collaborer au *Progrès* et servir à la clientèle distinguée de ce journal des consultations médico-politico-sociales.

Récemment, dans la feuille *démoc-soc* de Lyon, il singeait le docteur X..., du *Réveil*, et, caché derrière un Y ou un Z, il condamnait l'Empereur à mourir dans les deux mois. S. M. Napoléon III n'ayant pas l'habitude de se confier aux bons soins de M. Crestin, l'ordonnance de ce dernier a complètement raté, et le souverain des Français est encore et, Dieu merci ! pour longtemps, en pleine santé.

Aujourd'hui ce n'est plus l'Empereur que condamne le citoyen Crestin : c'est le catholicisme tout entier, pas plus que ça.

J'ai lu dans le *Progrès* le galimatias du brave homme intitulé *Manifestations religieuses extérieures*. C'est du Denis Brack de la décadence infusé dans de la Paule Minck des plus mauvais jours.

Pour comprendre pareil pathos il faut soigneusement s'absorber la tête entre les mains et s'isoler du monde visible. Une mouche qui vole vous jette hors de la lueur de sens que vous croyiez avoir saisie, et patatras ! c'est fini : vous n'y parvenez plus.

En ce qui me concerne, j'ai mis à consulter cette énigme d'une colonne l'opiniâtreté la plus méritoire et, après ce trait d'héroïsme, je ne suis guère plus avancé qu'avant.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que le citoyen Crestin prétend que tous les électeurs qui, il y a huit mois, ont voté pour Raspail et pour Bancel sont des libres-penseurs, tous sans exception.

Ah ! diable ! il y a beaucoup d'électeurs naïfs qui vont être un peu surpris d'être assimilés ainsi aux repris de justice casseurs de lampions à Marseille.

Le citoyen Crestin affirme que les illuminations du 8 décembre, c'est la minorité opprimant la majorité.

Comment, citoyen médecin, je vous opprime en plaçant des lampions sur le rebord de ma fenêtre ? Mais alors, lorsque vous fumez sur la place Belle-cour, sur les quais du Rhône ou de la Saône ou même, simplement, à votre fenêtre, vous usez aussi contre moi d'un odieux système d'oppression : je n'ai jamais fumé, et l'odeur du tabac m'incommode.

Maintenant il n'est pas vrai de dire que les illuminations du 8 décembre fussent faites par la minorité.

Les neuf dixièmes des maisons avaient des lampions, des bougies, des lanternes du rez-de-chaussée aux combles : où loge donc votre majorité ? — Dans la cave ou dans l'égout ?

Recruteriez-vous vos libres-penseurs dans la famille des taupes ! — Je ne vois jusqu'à présent entre ces petits quadrupèdes et les adhérents à vos doctrines qu'un seul trait de ressemblance : la cécité native.

Le collaborateur du *Progrès* tonne ensuite contre les femmes, qu'il accuse de tous les maux de cette illumination ; il prêche aux maris la révolte. Retenez, leur dit-il implicitement, le ministère de vos épouses à la confection du pot-au-feu, à la couture des boutons de vos hauts-de-chausses et au raccommodage de vos chaussettes.

Mais, mon bon citoyen Crestin, faites-y bien attention : vous voilà en contradiction flagrante avec vos coreligionnaires, qui, eux, demandent, au contraire, « l'émancipation de la femme, l'égalité de sa condition avec celle de l'homme, son accessibilité aux emplois civils et militaires, toutes les libertés », et, par conséquent, celle d'illuminer.

Quelle piqure de mouche vous a donc amené à cette inconscience doctrinaire ?

Tâchez donc un peu de vous entendre entre vous.

« Les processions, dit le pathos du Diafoirus démocratique, empêchent la circulation et troublent la tranquillité. »

Voulez-vous, citoyen Crestin, supprimer tout ce qui empêche la circulation ?

Attendez ! je vais vous tailler de l'ouvrage :

Prohibez les enterrements : la foule qui accompa-

gne un convoi funèbre interrompt la circulation, et, quant à moi, lorsque passe un enterrement de libre-penseur, j'évite de couper les rangs des frères et amis comme j'évite de traverser la file des fiacres prétendus inodores de Venisieux et de Villeurbanne. Il est des choses et des gens auxquels il ne fait pas bon se frotter. En tous cas, cela m'arrête et me retarde dans ma course.

Prohibez les promenades de vogueurs ou de corps d'état en fête.

Prohibez les queues attendant l'ouverture des théâtres ou l'ouverture de l'Alcazar pour les concerts bracko-bobardo-batifoïriques.

Prohibez les files de voitures en station à Belle-cour, aux Célestins, aux Terreaux ou ailleurs.

Prohibez les passages de régiments, de régiments de cavalerie surtout.

Prohibez les rassemblements occasionnés sur la voie publique par les titubations des ivrognes — tous libres-penseurs, ceux-là.

Prohibez les ovations à Raspail et ses distributions de mèches de cheveux sur nos quais et nos places.

Prohibez.... prohibez....

Ah ! il y aurait bien autre chose à prohiber si vous voulez prendre une mesure capable de justifier la prohibition des processions.

Je ne vois guère, quant à moi, qu'une chose qu'on pourrait laisser subsister sans danger, à savoir : les files de malades attendant leur tour à la porte de votre cabinet de consultation. De cela la circulation publique ne souffre guère.

Après cela, vous me direz peut-être qu'il y a des processions plus longues que les enterrements, que les régiments, que les files de voitures, etc... Ça, citoyen Crestin, c'est bien possible ; mais, si vous marchandez ainsi, voyez un peu où cela va vous entraîner :

En vertu de ce système d'égalité égoïste, il faudrait désormais tout niveler et réduire, par exemple, tous les véhicules à la longueur du vélocipède. Ce sera gênant quand on voudra transporter du foin ou du bois de construction.

Il faudra aussi, pour l'application complète du système, réduire tous les citoyens au même type : vous qui êtes maigre et fluet, comme c'est le devoir de tout bon républicain, vous aurez le droit de demander l'amputation d'une partie du ventre de Batifois, ventre qui s'est fortement développé au milieu des vapeurs de lard rance, d'anchois, de harengs et de morues que respire journellement son propriétaire.

Allons, citoyen Crestin, laissez les processions tranquilles, et, je vous le dis dans votre intérêt, n'écrivez plus de pathos comme celui que je viens de lire. Cela ferait tort à votre réputation.

Je veux bien croire que vous soyez docteur ; mais, las, franchement, votre style et votre esprit sont au-dessous des moyens d'un simple officier de santé : vous parlez et vous écrivez comme un rhabeilleur, comme une *bonne femme*. Ces gens-là, ne vous y trompez pas, lancent, à tout bout de champ, comme vous, les mots ronflants de *prurit* et de *contamination*, pour faire croire à leur science.

Je vous attends à votre prochaine élucubration, citoyen Crestin ; mais, parole d'honneur, si elle ne vaut pas plus que celle-ci, et comme style et comme fond, je proclame bien haut qu'une faute d'orthographe s'étale impudemment au beau milieu de votre signature.

BABYLAS.

A COUPS D'ÉPINGLE

Le Contre-Concile de Naples a été parfaitement libre-penseur :

Il est né sans prêtre, a vécu sans eau bénite, et il est mort sans les secours de la religion.

Il faut l'avouer, c'est un succès, et le voyage d'Andrieux n'aura pas été perdu. On parle même de le porter en triomphe et de lui décerner une *veste d'honneur*.

Et, à propos de triomphe, écoutez le récit d'un autre exploit de libre-penseur :

La scène se passe dans un atelier du boulevard.

Un certain Jobard, à moustaches courtes et à

cheveux plats, s'est introduit dans le petit appartement où dînent, avec gaieté et appétit, le *patron* et la *patronne*, les ouvrières et les *apprentissés*... et la vieille grand-mère.

Qu'y vient-il faire ?

Volontiers il mangerait un morceau ; mais pour le quart d'heure sa mission l'oblige à prêcher la doctrine des *familles affranchies*.

« Ah ! Messieurs et Mesdames, dit-il avec cet accent convaincu des gens qui ne savent rien, il faut sortir de l'ornière du passé, il faut secouer le joug des hommes noirs — il savait au moins sa leçon. — Nous naviguons en plein siècle du progrès, et le progrès ne sera véritable que lorsque nous saurons naître, vivre et mourir sans prêtre et sans eau bénite. »

A ces mots la grand-mère, agacée, n'y tint plus :

« — Ta, ta, ta, que nous chante-t-il ce blanc-bec ? T'appelles-tu ça du progrès, fichu imbécile ! Eh ben ! tu sauras que les chiens le font depuis 6,000 ans. »

Jobard, en colère, reprit... la porte.

Oncques on ne l'a revu.

On se demande souvent comment Brack est parvenu à se *détriquer*. Eh bien ! voici le résultat de mes informations : c'est un malheur arrivé par accident.

Il y a de cela quatre ans à peu près.

Brack commençait à courtiser... la Croix-Rousse. Un jour d'hiver, il allait, par un temps de verglas, se déposer aux messageries du plan incliné, quand il s'aperçut qu'il n'avait pas de quoi payer le port.

Diantre ! plus qu'un moyen ! il tire piteusement à gauche et prend l'omnibus de la Grand-Côte.

Il aurait pu faire comme les gones : s'asseoir sur les talons et filer. Mais non : un écrivain parisien doit garder sa dignité et marcher la tête haute.

Mal lui en prit.

Tout à coup, ses deux pattes de derrière prennent le devant..., et... toc !...

« Aïe ! que les temps sont durs ! »

Encore un carreau d'cassé !

Le coup porta sur le *siège* de la vie et cependant ne fut pas mortel. Mais, ami lecteur — je vous dis ça à l'oreille, n'en soufflez mot, — la *vitre*... était le moindre mal. Le pauvre homme n'a jamais osé l'avouer qu'à moi : il s'était *dépointé le plafond*.

Aussi, depuis lors, il n'est plus reconnaissable. Le *placard* est sens dessus dessous. Le bas est monté en haut, et le haut a dégringolé en bas.

Faut donc pas lui en vouloir s'il dit des bêtises ; il en est bien le plus à plaindre. Franchement, quand on sait les malheurs d'un individu et qu'on a tant soit peu de cœur, ça vous attendrit.

Pauvre ami !...

Et maintenant il veut être député. Il le veut, na !

Et Andrieux aussi, entendez bien, les gones.

Bancel n'est qu'une *bajasse*.

Raspail est un butor.

Brack seul a du talent, et Andrieux de la langue.

Le quatrième trimestre est fini ! Depuis Noël, l'esprit a pris logement rue Quatre-Chapeaux, 7.

Avis aux consommateurs.

Et ils veulent être députés de la gauche. Pourvu qu'en bas de cette gauche il n'y ait pas encore une grand-côte.

Ces citoyens ne seront pas candidats officiels, ils veulent siéger à la montagne. Et, pour y monter, ils font *jouer la ficelle*.

Mauvais ! mauvais ! les ficelles pour les candidats indépendants et purs. C'est scier son mandat.

J'ai calculé que, si ce commerce dure cinq ans, ces drôles d'incorruptibles auront dépensé 13,056 fr. 65 centimes, rien qu'en *ficelle*.

Gones, préparez votre *dossier*.

Prière à M^{me} Brack de raccommodez la peau de lion qui sert de manteau à son terrible époux. Elle se découd vers l'épaule, et on aperçoit ses oreilles d'âne.

Suivez le conseil de Pierre LAMY.

A NOS CORRESPONDANTS

D. D. — Excellent. Mais nous sommes obligés de renvoyer à samedi.

MOUCHERON. — On ne lui paiera ses étrennes que dans huit jours, pour cause majeure.

ALFRED VILLENEUVE. — Envoyez le compte-rendu.

PAVÉ. — Bon le renseignement : il trouvera sa place.

PIERRE L. — Nous n'acceptons pas votre modestie : votre collaboration nous est des plus précieuses. Recevez nos remerciements et nos cordiales poignées de main.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Alfred VINGTRINIER, rue Belle-Cordière 14.